

Le rappeur, qui stigmatise depuis plus de vingt ans les discriminations dans ses textes engagés, joue à Paris sa pièce «A vif», montée par Jean-Pierre Baro, prélude à un film qui sera tourné au printemps. Echos de la générale dans le Jura.



« Je crois que je vais essayer sans la cravate. J'ai peur qu'avec le public dans la salle et le stress, elle m'étouffe un peu. » Il s'en sera donc fallu de quelques heures, pour que, en milieu de semaine dernière, le public franc-comtois de la générale d'A vif ne découvre Kery James paré de cet accessoire vestimentaire inattendu, pour qui connaît le personnage, figure parmi les plus emblématiques - car influent, irréductible et respecté - de la scène rap française depuis maintenant vingt ans. Mais les ultimes échanges préparatoires sont faits pour ça, tels qu'observés dans le foyer du théâtre municipal de Lons-le-Saunier [Jura] où l'on retrouve, studieusement assis autour d'une grande table rectangulaire, le metteur en scène, Jean Pierre Baro, son collaborateur, Pascal Kirsch, et les deux comédiens du spectacle, Yannik Landrein et donc Kery James. Ce dernier faisant l'objet de toutes les attentions, puisque aiguillonnant la curiosité dans un coquet théâtre à l'italienne, après avoir brûlé les calories dans tout ce que le pays compte de lieux dévolus à la musique : du modeste centre culturel Aragon-Triolet d'Orly, la localité de banlieue où il a affûté ses premières rimes, à l'AccorHotel Arena - la plus grande salle de France, encore dénommée Bercy quand il y joua en 2013 -, ou au Zénith de Paris qu'il remplissait fin novembre, en écho punchy à la sortie de son sixième album invariablement insoumis, *Mouhammad Alix*.

Manifeste acerbe

Cela posé, le passage du gué ne surprendra que les profanes, s'agissant d'un porte-voix de la contestation qui, dès ses débuts, avec le groupe Idéal J, s'est donné pour mission de stigmatiser une société perçue comme inégalitaire, sinon discriminatoire, depuis les miradors de banlieue. Un terrain de jeux - souvent dangereux - que l'artiste né de parents haïtiens en Guadeloupe, à ces Abymes que l'on aurait pu craindre prémonitoires, connaît par cœur, lui qui y a atterri [échoué ?] à 8 ans, grandi et fait les quatre cents coups, à l'époque où il n'existait que sous son seul nom d'état civil, Alix Mathurin. L'histoire, en somme, d'un petit caïd sur le fil du rasoir, rédimé par la musique, puis par le Coran, dans lequel il trouvera matière à rassérénement au début des années 2000.

L'avis de la vigie Kery James, on le connaît en chansons : le *Ghetto français, Je dois faire du cash, Racailles...* Jusqu'à la diatribe *Lettre à la République*, manifeste de 2012 dont l'acerbité reviendra hanter la fin d'*A vif* : « *Nous les Arabes et les Noirs/ On est pas là par hasard/ Toute arrivée a son départ !/ Vous avez souhaité l'immigration/ Grâce à elle vous vous êtes gavés, jusqu'à l'indigestion [...]. On ne s'intègre pas dans le rejet/ On ne s'intègre pas dans les ghettos français, parqués/ Entre immigrés, faut être censés/ Comment pointer du doigt le repli communautaire/ Que vous avez initié depuis les bidonvilles de Nanterre ?* »

Du rap véhément au théâtre « politique », il n'y avait alors qu'un pas, aujourd'hui franchi par l'auteur et néo-interprète « *noir, musulman, banlieusard et fier de l'être* », durablement soucieux [cf. un duo avec Charles Aznavour en 2008, ou une série de concerts acoustiques aux Bouffes du Nord en 2012] de « *casser les codes* ». Un « *défi* » irrigué par cette « *appréhension* » sans laquelle l'artiste ne pourrait imaginer se transcender, à la façon du boxeur pour qui chaque combat est voué à être un éternel recommencement.

Havre bienveillant

A dire vrai, le théâtre ne forme qu'un crochet dans le parcours artistique de Kery James, chez qui l'idée de cette pièce a germé d'une frustration narrative. Son origine repose en effet sur le scénario d'un film qu'il a écrit, et qui sera tourné au printemps par Leïla Sy, directrice artistique à qui il voue une « *confiance absolue* ». Trois frères sont au cœur de l'action : le premier, qui a choisi le droit chemin, s'apprête à devenir avocat ; le second, lui, s'accomplit - et se consume - dans l'illégalité ; et le troisième, qui est également le plus jeune, oscille entre ses deux « modèles ».

Faute de pouvoir accorder au premier toute la place qu'il méritait dans le script, Kery James a eu l'idée de développer spécifiquement ce personnage pour le théâtre. Et de le jouer - alors qu'il interprétera le second, brebis égarée, devant la caméra. Voici comment le Soulaymaan Traoré qu'il incarne se retrouve à affronter un impétrant lors d'un concours de plaidoiries organisé en fin de cursus de l'école de formation du barreau. Thème de la joute oratoire - qu'ailleurs on nommerait battle : l'Etat est-il seul responsable de la situation des banlieues ? L'un, pur produit de la méritocratie exfiltrée des cités, estime que non ; l'autre, fils de bonne famille, soutient le contraire.

Des chiffres, des images et même une pointe de rap accompagnent ce « *duel sans armure* » destiné à alimenter le dialogue. Car cela fait maintenant un bail que Kery James prend le pouls de ces « *deux France, que les médias et la classe politique opposent, mais qui doivent absolument se rencontrer et discuter, si l'on ne veut pas que le fossé continue de se creuser inexorablement* ». Un diagnostic qu'il résume en six minutes dans *Vivre ou mourir ensemble*, un des titres du nouvel album, et développe en une heure dans *A vif*, à partir d'une « *écriture quasi archaïque au bon sens du terme, en ce qu'elle renvoie à la conception antique du théâtre plaçant les thèmes de société au cœur du débat* », selon Yannik Landrein, son jeune partenaire issu du Conservatoire.

Maturée depuis deux ou trois ans, la pièce - qui s'installe pour trois semaines au Rond-Point -, a pourtant pris corps assez vite. Kery James ne vise pas un molière. Mais il lui paraissait nécessaire, « *au moins symboliquement* », d'aller au bout de l'aventure, a fortiori dans un registre qu'il a longtemps considéré avec défiance : « *A la base, si beaucoup de gens comme moi ne vont pas au théâtre, c'est qu'on ne s'y sent pas représentés. Il doit sans doute exister plein de bonnes raisons qui nous permettraient de s'y reconnaître, mais faute de posséder les bons niveaux de lecture permettant d'en saisir le sens exact, on passe à côté de cette émotion que j'espère procurer à travers A vif* », explique-t-il, assez détendu, en coulisse.

Si une apparente sérénité enveloppe les ultimes réglages, le contexte n'y est certainement pas étranger. A l'abri des contingences urbaines, le théâtre de Lons-le-Saunier, une Scène nationale engagée et dynamique, est un havre bienveillant où la petite équipe a su trouver facilement ses marques depuis son arrivée dans le Jura mi-décembre. Artiste associé, le metteur en scène Jean-Pierre Baro y a d'ailleurs ses repères. C'est David Lescot qui, au départ, devait diriger l'escouade. Mais, faute de temps, celui-ci a transmis le flambeau à son alter ego qui, juste après une adaptation de *Disgrâce*, ce drame térébrant sur les braises de l'Apartheid signé du Sud-Africain J. M. Coetzee, rempile avec une « *parole politique, sur fond d'héritage colonial, qui questionne les notions étatiques de culpabilité et de responsabilité.* »

Public jeune

Fan du rappeur vindicatif, Jean-Pierre Baro a trouvé un homme plus « *doux et réservé* » qu'il ne l'imaginait. « *Ensemble, détaille-t-il, nous avons réfléchi à une démarche commune, privilégiant le dialogue pour chercher le sous-texte et éviter d'injecter dans le spectacle trop d'intentions qui surligneraient le propos, alors qu'il appartient au public d'aller chercher l'émotion par lui-même, via l'écoute. Parfois, Kery me demandait : «Et là, je fais quoi ?» Et je lui répondais : «Je ne sais pas. Tu as mille possibilités. Tentons et on verra ce que ça donne.»* » Entre deux indications techniques, Jean-Pierre Baro fait un aveu aux comédiens : « *Hier, pour la première fois j'ai pensé à ma propre histoire et ça m'a beaucoup touché. Ça veut dire qu'on est sur la bonne voie.* » Une confiance qui renvoie au parcours d'un jeune metteur en scène franco-sénégalais dont le père, ouvrier spécialisé chez Dassault et militant communiste, n'a « *jamais réussi à composer avec son pays d'accueil, où il était arrivé dans les années 70* ».

Plus tard dans la soirée, plusieurs dizaines d'invités assisteront à la générale. Un public jeune - comme celui des deux représentations qui suivront dans la salle de 500 places -, « *dont environ un quart n'a jamais mis les pieds dans un théâtre* », estime la directrice, Virginie Boccard. Tous venus pour le «grand frère» Kery. A l'instar de cette jeune femme voilée qui, au terme du filage, prendra la parole dans le cadre d'un échange improvisé avec les artistes soucieux d'avoir les premiers retours : « *Je connais bien sûr Kery James comme rappeur. Mais j'appréhendais un peu le côté théâtre. Or, c'est vraiment fidèle au personnage, à la fois éloquent et ironique. Et surtout, chacun de nous peut s'y reconnaître.* »